

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 78

Artikel: Dans la Prairie
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256981>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Encore une fois, merci ! Et à demain, puis-que grâce à toi, je verrai peut-être sourire le soleil...

Josefa sortit, pendant que Villebrune, passant par la porte du foud, allait réveiller ses camarades.

A peine la jeune fille est-elle dehors qu'un homme l'occoste brusquement, au premier tournant de la route, hors de la vue du factionnaire de garde aux abords de la maison.

L'Andalouse frémit sous l'étreinte d'une poigne brutale. Et elle sentit une haleine embrasée de fureur lui brûler la joue, tandis que ces questions, rudes, âpres, lui martelaient l'oreille.

— Où étais-tu, ce soir, coquette ?... Pourquoi n'es-tu pas venue prendre la charge de contrebande ?

— Laisse-moi, Miguel, dit-elle, craintive, en essayant de se dégager. Laisse-moi, frère.

— Je ne suis plus ton frère... Tu n'es plus ma sœur, traitresse !...

Il tordait les poignets de la frêle créature.

— De grâce !...

— Non ! Pas de grâce pour qui trahit ! Car tu viens de nous livrer, de nous vendre... J'ai tout entendu... Je t'ai vue causer avec cet officier français — ton amant sans doute...

— Il n'est rien pour moi, — mais je l'aime ! ajouta-t-elle dans une extase qui, pendant une seconde, l'emporta loin de là... Je l'aime, mais il l'ignore... Je ne veux pas qu'il meure... Et je l'ai sauvé...

— Pas encore ! rugit le contrebandier. Je vais montrer au beffroi, frapper douze coups à la cloche. Les amis accourront, et les Français n'auront pas le temps de se défendre... Mais avant, — tiens !...

Un éclair dans la nuit : la parabole d'une navaja.

Un râle. « Ah !... » Le dernier frisson de Josefa qui tombe frappée au cœur.

Puis, un cri ; « Halte-là », poussé par la sentinelle attirée vers la scène de mort.

— Halte-là !... Miguel fuit vers l'église. Sa silhouette va disparaître dans l'ombre...

Mais une détonation éclate.

Un second cadavre tombe à dix pas du premier.

L'heure suivante, minuit chantait lentement ses notes de mystère — et de drame... Aussitôt broit une sourde rumeur de combat. Les assaillants se précipitent au signal du bronze. Ils cernent la maison. Mais le poste est prêt. Vaillamment il repousse les agresseurs... Et bientôt, ceux-ci se replient en désordre laissant des morts et des blessés sur le terrain.

Villebrune et ses soldats étaient tous saints et saufs. Le lendemain, il parlaient pour le siège de Badajoz.

Une trentaine d'années plus tard, par un beau jour de printemps, de parfums et de brises, un monsieur âgé, cheveux blancs, tournure militaire, la boutonnière rougie d'une rosette, arrivait en touriste dans le petit village voisin d'El Colmenar.

Un homme qui connaît le pays, il alla directement au cimetière. Là s'adressant au gardien :

— Voudriez-vous me conduire à la tombe de Josefa Ortenal ?

— La tombe de la petite contrebandière assassinée pendant la guerre des Français ? Tenez, señor, elle est tout près de nous. La voici...

Le vieillard s'approcha du tertre surmonté d'une croix de bois noire, sans ins-

cription. Il resta longtemps pensif, tête découverte.

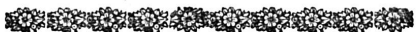
Puis il prit un bouquet de myosotis — la fleur du souvenir — des mains d'un valet qui le suivait, et le déposa respectueusement, pieusement sur la terre où reposait Josef...

Il se retira ensuite, comme à regret, après un généreux pourboire au gardien.

Celui-ci intrigué se baissa pour examiner de près le bouquet d'azar. Il lut alors ce nom sur une carte épinglée à la tige :

Général Marquis de Villebrune

Georg S SPITZMULLER.



Dans la Prairie

L'invasion des plantes inutiles et des mauvaises plantes.

La cruelle expérience de disette de fourrage subie à la dernière campagne doit nous faire plus que jamais, ouvrir l'œil sur la végétation de nos prairies, car c'est une expérience qui a coûté au troupeau français.

Le bon foin n'a pas de pire ennemie que la mauvaise plante.

Les plantes constituant un bon fourrage appartiennent presque toutes à la famille des graminées et des légumineuses qui en fournissent d'ailleurs aussi quelques médiocres et même de mauvaises.

Parmi les composées et les ombellifères on trouve quelques espèces de plantes fourragères passables ou assez bonnes, mais il n'en est pas de très bonnes, les mauvaises que fournissent ces familles sont, au contraire, assez nombreuses, et dans tous les cas, très envahissantes.

Quant aux espèces des autres familles végétant spontanément dans les prés, elles sont sans valeur fourragère et les animaux les délaissent, ce qui occasionne un déchet dans le fourrage dont elles tiennent la place. Encore, peut-on s'estimer heureux, quand elles ne sont pas positivement nuisibles, comme il arrive de beaucoup d'entre elles.

Comme graminées à ne pas semer et à détruire, nous citerons : le brome stérile, le brome des champs, le brome des bois, le brome pinné, l'orge queue de rat, l'orge faux seigle, la molinie bleue ; — et, comme légumineuses : la caronille variée, le méilot officinal, l'ariète-bœuf, le galéga.

On peut faire disparaître dans une certaine mesure, les mauvaises graminées en les étouffant par les légumineuses.

Les ombellifères les plus envahissantes sont principalement la berce, le cerfeuil sauvage, la carotte et le panais sauvage, l'angélique sauvage et la berle. Le panais et la carotte disparaîtraient assez vite si on ne laissait pas mûrir leurs graines, l'angélique et la berle se multiplient par leurs racines et doivent être arrachées à la main ou à la pioche ; quant à la berce et au cerfeuil qui poussent surtout dans les prés un peu bas, ombragés par des plantations de fruitiers, ou irrigués à l'aide d'eaux fertilisantes et du purin, il n'y a guère que le défrichement qui puisse en avoir raison, mais c'est un remède bien radical.

Les autres ombellifères des prés ne sont pas très bonnes, mais enfin, les animaux les mangent en vert ou en sec, et, comme il n'est pas aisé de les faire disparaître sans des façons culturales assez coûteuses, on les laisse se contenter d'un fourrage dont la quantité compense la qualité médiocre. Ci-

tons parmi les plus communes de ces ombellifères sans vice ni vertu, la grande pimprenelle, le boucage saxifrage, les livèches, le silans des prés, le carum verticillé et le carum carvi et enfin le cumin des prés.

Les composées sauvages des prairies sont bien plus nombreuses et plus envahissantes que les ombellifères. Il en est surtout une très répandue et que l'on trouve dans tous les sols, mais principalement abondante dans ceux arrosés aux engrais liquides. C'est le pissenlit. Il prend même alors une place prépondérante, ce qui est fort regrettable car c'est, sans jeu de mots, une perte sèche pour la qualité et la quantité du foin : si, en vert le pissenlit constitue un bon fourrage pour les vaches laitières, par le fanage ses feuilles noircissent et flétrissent par devenir sans valeur alimentaire. Les léolodons, moins envahissants et plus rares, ont même qualité passagère et même défaut. La chicorée sauvage croît dans les sols secs et calcaires ; ses feuilles vertes sont recherchées par le bétail, mais non la tige qui est trop coriace ; il en est de même de la barbaque. L'hypochérède prend peu de développement, elle donne une rosette de feuilles assez bon fourrage aussi en vert. L'archillée mille feuilles n'est pas sans valeur fourragère, mais il faut, au contraire, faire disparaître à tout prix l'archillée sternutatoire, plante dangereuse. Les scorsonères et les salsifis sauvages se mangent bien en vert, ils ne valent ensuite plus rien.

Parmi les composées que le bétail dédaigne et qui tiennent une place inutile et que, par conséquent, il faut s'efforcer de détruire, nous citerons la centauree jaccée, le chrysanthème sauvage, très tenace, les inules ou aulnées qui croissent dans les terrains humides et par suite disparaissent en grande partie par l'asainissement et tout à fait par le fauchage avant floraison. Le pas d'âne, s'il devient abondant, devient une plaie pour la prairie qu'il envahit et il n'y a de remède que le défrichement. La bardane, moins commune, se présente en grosses touffes faciles à arracher.

Enfin, une plante qu'il faut s'appliquer à éliminer, c'est le chardon, représenté dans les prés par une dizaine d'espèces. Le bétail ne le mange ni en vert, ni en sec, à cause de ses piquants et même pour l'éviter, il délaie la bonne herbe qui est autour. Le chardon anglais et le chardon des marais croissent dans les prés tourbeux ou humides, on peut s'en débarrasser, comme des aulnées, par l'asainissement et la fauchaison avant floraison. Le chardon des champs qui envahit si fréquemment les céréales et surtout celles de printemps — y veiller à ce moment — ainsi que les vignes, est parfois aussi abondant dans les prés. Il se multiplie par ses racines et encore plus par ses graines très légères et facilement disséminées par le moindre vent. Dans les cultures, on l'arrache à la main gantée ou on le coupe entre deux terres assez à temps pour qu'il ne murisse pas ; on peut procéder de même dans les prés. Pour éviter la propagation par les graines, il faut de l'entente entre tous les propriétaires et c'est pourquoi des arrêtés préfectoraux rendent l'échardonnage obligatoire. Quand le chardon coupé commence à se faner, les animaux le mangent assez volontiers et c'est un fourrage nutritif. Dans la petite culture, on le fait cuire à l'eau, comme la pomme de terre, ce qui le rend plus appétissant. C'est en cette saison qu'on l'utilise ainsi, alors que les autres herbes ne sont encore pas fauchables. Le chardon potager croît dans les parties basses des prés

et forme une grosse touffe de plantes épineuses ; il donne une grosse tige épineuse aussi et se couronne d'une capitule jaune et rougeâtre. On ne s'en débarrasse que par l'arrachage.

Par cette revue sommaire des plantes inutiles ou nuisibles, on voit de quelle nombreuse végétation parasitaire la prairie est menacée. Pour l'anéantir, il n'est pas de procédé commode, mais il en est un souverain pour l'empêcher d'apparaître et d'envahir la place des bonnes graminées et légumineuses qui constituent le foin de qualité supérieure, c'est la sélection méticuleuse de la semence.

Boissons d'été

N'est-ce pas le moment d'en parler ? Plus d'un lecteur nous saura gré de lui donner quelques conseils sur la façon de boire sans danger par les chaleurs, surtout pendant les travaux absorbants de la campagne.

A cette époque de l'année, on est facilement altéré et l'on cherche sans cesse à calmer sa soif, sans y réussir le plus souvent. On boit ce qui vous tombe sous la main, parfois des liquides fort peu hygiéniques, ou simplement de l'eau rarement fraîche et pas toujours saine ; en principe on devrait s'abstenir de ceux-ci comme de celle-là. D'après Pierre Ponsols qui nous transmet ces avis, la boisson d'été la moins pernicieuse est le thé très léger. C'est également la plus économique.

On en met par exemple, quatre ou cinq litres dans un vase de grès et on laisse refroidir, ainsi les infusions gardent la fraîcheur mieux que tout autre liquide. Ajouter du sucre en poudre, quelques tranches de citron, ou, si on le préfère, quelques cuillérées de cassis. On aura ainsi une boisson agréable, tonique et rafraîchissante.

Etes-vous aux champs, et voulez-vous boire frais ? Entourez immédiatement un épais torchon imbibé d'eau votre bouteille pleine et exposez-la ainsi au soleil. L'évaporation de l'eau dont le torchon est imprégné entraînera un abaissement relativement énorme du contenu et vous aurez ainsi en quelques instants, une boisson très fraîche presque glacée.

Manquez-vous d'eau pure et voulez-vous un filtre simple et pratique ? fixez au-dessus d'un récipient un pot à fleur ordinaire percé du fond, dans lequel vous aurez placé une éponge bien propre couvrant hermétiquement cette ouverture ; l'eau qui sortira du pot après avoir traversé l'éponge sera débarrassée de ses impuretés et excellente à boire. On obtiendra encore un meilleur résultat en répandant au fond du pot une légère couche de sable fin ou de charbon en poudre.

Ajoutons un mot sur le lait et le beurre. Et été le lait tourne facilement et le beurre rancit vite. Comment conserver l'un et l'autre ?

Pour le lait il suffit d'ajouter un gramme de bicarbonate de soude par litre de liquide et il n'y aura désormais rien à craindre.

Veut-on le conserver pendant une longue période ? Mettez votre lait dans une bouteille que vous emplissez et que vous placez ensuite jusqu'au goulot dans l'eau bouillante où on la laissera un quart d'heure. Retirez-la ensuite, bouchez hermétiquement et au

besoin enduisez le goulot de cire ou de goudron.

Pour le beurre, il existe plusieurs procédés de conservation à l'état frais. L'un des meilleurs consiste à le bien pétrir pour en exprimer le petit lait qu'il pourrait contenir. On le lave ensuite soigneusement et on l'enfonce en pressant dans des pots de grès au fond de quels on a eu soin de mettre un peu d'eau salée que la pression fait sortir en laissant le vide après elle, ce qui est précisément le but à atteindre. Les pots étant bien remplis, de manière qu'il n'y ait point place pour l'air, on met de l'eau bien fraîche dans des assiettes et l'on renverse les pots sur cette eau qu'il suffira dès lors de renouveler chaque jour. On aura soin, bien entendu de placer les pots dans l'endroit le plus frais dont on dispose.

Menus propos

Le plus grand navire du monde. — Depuis quelques mois seulement, le plus grand navire du monde est le paquebot anglais *Mauritania* qui mesure 239 m. 50 de longueur, 26 m. 35 de largeur et 18 m. 45 de creux ! Sa marche pourra atteindre 25 nœuds et demi, soit plus de 47 kilomètres à l'heure. La *Mauritania* peut loger 2,300 passagers et 800 hommes d'équipage ; elle comporte 175 compartiments étanches, éclairés par 5,000 lampes électriques ; sa construction a coûté près de 33 millions de francs. Un simple détail : le sommet des cheminées est à 54 mètres au-dessus de la quille, et chacune d'elle est assez large pour donner passage à un tramway. Grâce à la *Mauritania* — et à sa sœur jumelle, la *Lusitania*, qui est encore en chantier — l'Angleterre aura ravi à l'Allemagne le record de l'énormité.

Chats boxeurs. — Le kangourou boxer, imaginez il y a quelque trente ans par un ingénieur impressario, a suscité de nombreuses imitations. Nous citerons entre autres les chevaux-boxeurs, exhibés récemment par un grand cirque forain. Un modeste impressario italien, qui réside à New-York, nous présente maintenant un intéressant trio : deux chats-boxeurs et un troisième minet qui fait fonctions d'arbitre. Voici comment un spectateur d'élite en des séances. Elles se déroulent sur la scène d'un minuscule théâtre construit par notre Italien dans une boutique de la Bowery, cette voie du vieux New-York familière à tous ceux qui ont visité la grande ville.

Les deux combattants se tiennent debout l'un devant l'autre, à la distance réglementaire ; leurs pattes antérieures sont enveloppées dans des gants de cuir. Le chat arbitre est accroupi entre eux ; devant lui est posée une montre.

Le combat s'engage. Des coups savants sont échangés, à la grande joie des spectateurs. Mais quelle n'est pas leur surprise lorsque l'arbitre, qui suivait attentivement la marche de l'aiguille des secondes sur le cadran de la montre, se dresse brusquement sur les quatre pattes et s'avance entre les deux boxeurs pour suspendre le combat !

Après deux minutes de repos, il s'efface, et la partie de recommencer. L'Italien affirme que son chat fait lire l'heure, à une seconde près.

Personne n'est obligé de le croire. Mais le tout est fort bien exécuté, et les *Cat Boxers*

remportent un grand succès parmi les habitués de la Bowery.

Tortue à deux têtes. — On a vu des chiens, des chats et jusqu'à des veaux à deux têtes, mais on n'avait probablement pas encore observé de tortue bicéphale. Cette tortue fut trouvée à Fairfax-County (Etats-Unis d'Amérique). Elle appartenait à un médecin résidant à Washington.

On suppose que cette tortue n'est pas âgée de plus de quatre mois. Les deux têtes ne mangent pas à la fois, mais indépendamment et alternativement, comme si l'on se trouvait en présence de deux animaux séparés. Néanmoins les autres membres ne dépassent pas le nombre ordinaire, et quoique on ne puisse point étudier l'organisme intérieur de l'animal qui est protégé par sa solide carapace, on a toutes sortes de raisons pour supposer que le phénomène anormal se limite aux deux têtes.

Arbre à soie. — Les îles Bahamas sont sans doute les moins intéressantes parmi les Antilles, petites ou grandes ; c'est avec raison que les touristes s'en écartent ; elles ne possèdent ni montagnes, ni forêts vierges, comme les terres voisines. Leur population, composée de descendants de nègres esclaves et de quelques fonctionnaires anglais, en y ajoutant les fonctionnaires de Haïti et de Santo Domingo, qui viennent y passer leur temps d'exil et y fomenter des conspirations, n'est pas plus remarquable que leurs sites naturels. Cependant si les hasards des voyages vous amènent dans les parages de Nassau, l'une des rares villes de l'archipel, ne manquez pas de pousser une pointe jusqu'à la principale place. Vous y admirerez un arbre des plus singuliers.

C'est un *silk cotton tree* (arbre à coton soyeux), de la famille des *bombac*, remarquable par le développement anormal de ses racines adventives. Elles forment de véritables cloisons qui s'élèvent à angle droit sur le sol pour atteindre les premières branches. Les intervalles entre ces cloisons sont assez vastes pour servir d'écuries aux chevaux et aux ânes des paysans venus des campagnes environnantes pour vendre sur le marché de Nassau les rares légumes produits par leurs champs peu fertiles.

Cet arbre est fort commun dans les forêts vierges de l'Amérique continentale ; on le nomme improprement cotonnier. Il fournit des fruits enveloppés dans un duvet très doux et très léger que les naturels recueillent avec soin pour en fabriquer des oreillers et des coussins.

Passe-temps

Solutions du N° du 23 juin 1907.

Devise : Un juge de paix fait lever la main et un escalier fait lever le pied.
Celui de Milan (mille ans).
Le rhum de la Jamaïque.

Devises

Quel est le roi le plus discret de l'antiquité ?

Dans quel temps faut-il jouer aux cartes pour gagner ?

Quel est le 7° roi des lapins ?

Editeur-imprimeur : G. MORITZ, gérant.